

Prison et patrimoine carcéral : approches transatlantiques

Gwenola Ricordeau*

EHESS — UE298 : Histoire des enfermements (XVI^e–XXI^e siècle)
Notes de séance rédigées à partir de l'intervention de Gwenola Ricordeau

Folan Cayo C. Kagné

21 novembre 2025

1 Introduction : parcours et positionnement

Gwenola Ricordeau, sociologue ayant soutenu sa thèse en 2005 sur les relations familiales des personnes détenues, développe depuis vingt ans une recherche marquée par une dimension auto-ethnographique (expérience personnelle de visites à des proches incarcérés). Anciennement professeure associée en justice criminelle à California State University (Chico), elle a démissionné en juillet dernier dans un contexte de restrictions croissantes (interdictions de mots comme « genre », « femme », « changement climatique »). Actuellement sans statut, elle est invitée à l'EHESS¹.

Son travail s'inscrit dans le courant de l'*abolitionnisme pénal* – projet politique visant la fin des prisons – et interroge systématiquement la *culture de la punition* (Brown, 2009), c'est-à-dire comment la culture populaire et les pratiques ordinaires témoignent de l'idéologie punitive. Ses recherches couvrent le genre et les sexualités en prison, les musées de la police, les films de prison, et plus récemment, la patrimonialisation des lieux d'enfermement.

2 Question centrale : matérialité et mémoire carcérale

2.1 L'invisibilité des traces

La question fondamentale structurant ce travail : *quelles traces garde-t-on d'une expérience d'incarcération ?* Ricordeau observe l'invisibilité multiple de l'expérience carcérale – invisibilité des proches dans l'espace public, difficulté à trouver le chemin d'une prison (absence de signalisation), disparition des objets liés à l'incarcération. Les personnes détenues fabriquent parfois des objets donnés à leurs proches, le courrier existe encore (bien qu'en diminution, remplacé aux États-Unis par des emails payants), mais ces traces matérielles sont souvent détruites après la libération, perçues comme souvenirs d'une « mauvaise période ».

Cette invisibilisation interroge : comment préserver la mémoire de vies marginales ? Qui décide quelles expériences méritent d'être remémorées ? Ces questions traversent l'analyse des pratiques muséales et touristiques dans les anciennes prisons.

*<https://gwenolaricordeau.com/>

1. Liste de ses interventions ce mois-ci à l'EHESS : <https://www.ehess.fr/fr/personne/gwenola-ricordeau>.
Lien vers l'UE298 – Histoire des enfermements (XVI^e–XXI^e siècle) : <https://enseignements.ehess.fr/2025-2026/ue/298>

2.2 Mémoires légitimes et hiérarchies

L'exemple du *Marin County Civic Center* (Californie) illustre l'effacement de certaines mémoires de l'enfermement. Ce bâtiment administratif aujourd'hui paisible fut, en 1970, le théâtre d'une prise d'otage menée par Jonathan Jackson, âgé de dix-sept ans, qui tenta de libérer les « Soledad Brothers » [dont son frère George Jackson]. L'opération se solda par un échec : quatre personnes furent tuées, dont Jonathan Jackson et le juge Harold Haley, et trois autres furent grièvement blessées. Quelques jours plus tard, George Jackson fut assassiné par des gardiens à la prison de San Quentin. Cet épisode marque également le début de la criminalisation d'Angela Davis, accusée puis finalement acquittée. Malgré son importance dans l'histoire des luttes menées par les prisonniers africains-américains, l'événement est aujourd'hui totalement invisibilisé dans le récit institutionnel du bâtiment. Le complice Ruchell Magee, libéré en 2023 après *soixante-sept ans de détention*, est quant à lui décédé quatre-vingt-un jours après sa sortie.

Cette invisibilisation contraste avec la patrimonialisation sélective des prisons européennes. À Montluc (Lyon), la mémoire des résistants est honorée, celle des femmes détenues reconnue (empathie pour les mères avec enfants), mais les populations pauvres issues de l'immigration et de l'histoire coloniale restent totalement effacées. Paradoxe : les proches n'ont jamais accès à la détention [même lors de décès], sauf lors de la patrimonialisation – mais le cas échéant, sans médiation appropriée pour ces publics.

3 Culture de la punition : banalisation et marchandisation

3.1 Dans la culture populaire

La culture de la punition se manifeste dans des espaces ordinaires où « on n'y fait plus attention ». Le clip *Telephone* de Lady Gaga reprend tous les codes des films de prison avec une forte sexualisation. À Halloween, se déguiser en prisonnier (uniformes Guantanamo, tenues rayées, boulets) est totalement acceptable, alors que les déguisements en amérindiens sont strictement proscrits ; « même niveau d'appropriation culturelle problématique, mais seul le second est reconnu comme tel ».

La mode s'approprie les codes carcéraux : campagne Benetton (2000) utilisant des photos de condamnés à mort (photographe Oliviero Toscani), défilés dans d'anciennes prisons, usage de la couleur orange. Cette *glamourisation* d'un processus d'exclusion marchandise des symboles liés à des cultures marginalisées, comparable à la réappropriation des codes punk ou street.

3.2 Merchandising carcéral

Les prisons-musées produisent massivement des objets : body pour bébé (« I spent 9 months on the inside » à Kingston), boules de Noël (Ohio Reformatory), t-shirts multiples. Ces boutiques, présentes à Alcatraz, San Francisco, etc., témoignent d'un marché établi. L'existence même de ces produits indique un public acheteur, une normalisation du lieu carcéral comme site touristique et commercial.

4 Trois pratiques de visite aux États-Unis

4.1 Visites scolaires : recrutement et scénarisation

Pratique extrêmement répandue : la plupart des étudiants ont déjà visité une prison lors d'une sortie scolaire. Les institutions ont une personne dédiée avec un circuit routinier (mêmes blagues, scénarios répétés : enfermer les étudiants dans une cellule, deviner l'usage d'objets, s'asseoir au siège du surveillant).

L'objectif principal est le *recrutement* : présentation de la prison comme lieu de travail intéressant (travail social, équipement moderne). Public ciblé : jeunes hommes (valorisation des

armes, uniformes). La diversité est mise en avant (besoin de Latinos, d'Africains-Américains pour « parler le même langage »).

Dimension éthique problématique : groupe extérieur observant l'intimité des détenus (dans cellules, lit, douche) sans aucun questionnement. Règle principale : *ne surtout pas parler aux détenus*, ne pas croiser leur regard. Discours uniquement institutionnel. Exception rare : Saint-Quentin, prison ouverte permettant des échanges (très encadrés).

4.2 Week-end à Angola : rodéo et exploitation

La prison d'Angola (Louisiane) organise deux fois par an un rodéo ouvert au public. L'accès requiert 30 minutes de route isolée, puis entrée en voiture personnelle sur le vaste domaine pénitentiaire.

Le musée présente les caractéristiques communes : récit du « c'était terrible avant » (dortoirs années 1940) opposé à la modernisation actuelle ; exposition d'objets saisis (armes artisanales) ; mannequins d'évasion ; cellule reconstituée où les visiteurs expérimentent (pratique familiale : photographier l'enfant enfermé).

Spécificité d'Angola : omniprésence de la mort. Table d'exécution, chaise électrique exposées sans précaution dans un musée « familial ». Fierté institutionnelle : « on fait tout nous-mêmes » – 90% des prisonniers meurent à Angola. Les détenus fabriquent les cercueils, accompagnent les mourants (soins palliatifs), procèdent aux enterrements. Le corbillard, fabriqué par des prisonniers, *défile pendant le rodéo* [starf].

La visite guidée (5\$) se fait en fourgons cellulaires. Discours sur l'« autosuffisance » (*self-sustainable*) : production de légumes, élevage. Invisibilisation totale de la *continuité avec le système plantationnaire et l'esclavage* – *greenwashing* présentant cela comme projet récent et écologique. Passage devant le quartier des condamnés à mort avec commentaire désinvolte du guide : « Il nous est arrivé de nous rendre compte qu'on avait exécuté des innocents ».

Le rodéo : conforme aux codes (grande entrée avec drapeau, hymne national, hommage aux vétérans) mais *connu pour être le plus brutal*. Compétitions interdites dans le circuit professionnel, risques supérieurs. Participants : uniquement prisonniers. Bénéfice dérisoire (maximum 100\$) dans une économie où le travail rapporte quelques centimes par heure. *Tous savent qu'ils vont mourir à Angola* [perpétuité réelle, sans possibilité de libération ; différence majeure avec l'Europe].

L'espace commercial permet vente d'artisanat par les détenus (deux fois par an), *food court* où ils mangent des choses inaccessibles le reste de l'année. Surveillance discrète mais efficace (excellents physionomistes, cf. son anecdotte). Atmosphère déroutante pour qui connaît les prisons françaises : impression d'absence de surveillance, proximité avec les détenus (portée de voix), mais contrôle constant et invisible.

4.3 Musées de prison : discours et pratiques standardisés

Ricordeau identifie des éléments récurrents dans les musées de prison (Kingston, Huntsville Texas, Ohio, etc.) :

- Récit de l'horreur passée (pratiques ancestrales, ex : cercueil-punition à Kingston)
- Modernisation et humanisation actuelles
- Exposition d'objets saisis, armes artisanales
- Récits d'évasions (réussies/ratées)
- Cellule où les visiteurs *expérimentent*
- Possibilité de mugshots (photos d'identification) : se mettre en scène comme criminel

Variations : prisonniers célèbres (Johnny Cash à Folsom – figure apparemment consensuelle aux US, utile), art des prisonniers (créativité), hommage au personnel (parfois plus important que la vie quotidienne des détenus – lié à l'origine des collections, souvent constituées par les personnels).

Discours institutionnel implicite : prisonniers dangereux mais parfois talentueux (ambiguïté : talent artistique ou pour fabriquer des armes) ; prisons humanisées (invisibilise le racisme, les violences, les inégalités actuelles) ; personnel héroïque (évasions déjouées, « flair »). *Invisibilisation totale* : travail forcé, violences institutionnelles, racisme systémique (ou anecdotisation).

Dimension de divertissement : conçu pour familles, sortie de loisir. Invitation à se projeter individuellement (mugshots, photos dans cellules) – satisfaction de « ne pas être cette personne ». Photo « amusante » dans les souvenirs de vacances.

5 Critiques théoriques et propositions

5.1 Limites du concept de *dark tourism*

Ricordeau se positionne [au moins en partie] en faux contre le concept en vogue de *dark tourism* (tourisme des lieux de souffrance). Certes, la prison est un lieu de souffrance, mais elle est aussi un lieu où les gens ont expérimenté du *bonheur*, des *relations extrêmement fortes*. Pour les proches : naissances, découverte de l'enfant par le père, mariages. Anciens prisonniers témoignent : « les relations en prison sont les relations les plus fortes de leur vie ».

Exemple : anciennes prisonnières de Holloway (Londres) s'opposant à la destruction partielle : « nous avons accouché ici, nos enfants ont eu leur premier mois ici » – souvenirs *extrêmement précieux*. Le travail de mémoire doit aussi rendre compte de ces expériences, pas uniquement de la souffrance.²

5.2 Incarcération de masse et banalisation

Aux États-Unis, l'incarcération de masse explique partiellement la glamourisation : beaucoup passent par la prison, particulièrement dans les communautés africaines-américaines (expérience « extrêmement banale »). Géographes parlent de *continuité dedans/dehors* : mêmes personnes tantôt prisonniers, tantôt visiteurs ; familles entières touchées. La mode s'inspire de ces cultures marginalisées comme elle l'a fait du punk ou de la street culture.

L'émission *Scared Straight* (20ème saison) : jeunes « à risque » envoyés en prison, confrontés à des « taulards » caricaturaux (muscles, tatouages, menaces). *Tous* les étudiants connaissent l'émission – représentation principale de la prison. Lors des visites réelles, ils s'attendent à ça. Difficulté d'avoir un débat critique avec eux. Génération entière ayant grandi avec cette banalisation de la culture punitive.

5.3 Extractivisme financier

Contrairement à l'idée reçue (nombreuses prisons privées), seulement **10% des prisonniers** sont en prisons privées aux États-Unis (vs 30% en France en gestion mixte). Mais les prisons sont « extrêmement fortes pour l'extractivisme » :

- Visites vidéo : de plus en plus, plus de visites en personne. Familles sans ordinateur se déplacent à la prison pour accéder à un ordinateur payant.
- Tablettes : distribuées « gratuitement » aux prisonniers avec minutes gratuites (première semaine). Ensuite : extrêmement cher (« business de débutant »).
- Visites, parking au rodéo : tout est payant.

2. Parallèle à faire probablement avec l'attachement à nos immeubles de quartiers populaires. Malgré qu'ils soient de piètre qualité, matérialisation d'inégalités, lieux de survie, ce sont aussi des lieux de vie. NOS et DTF dans leur son *Dans la Ville* : « Ils veulent détruire ma tour, c'est maintenant qu'ma cité craque / Baise les keufs et la poulaille, on trahit pas la honda / On m'a dit : "dans le rap, tu défourailles" / Mais j' préfère la moulia, autotune pour ambiancer / Rrh tfou dans ta ce-fa, pour mon bâtiment C ».

6 Exception : Eastern Penitentiary (Philadelphie)

Seule prison jugée exemplaire par Ricordeau sur cette dimension [réussir à donner la parole aux détenus lors des visites patrimoniales]. Eastern Penitentiary parvient à donner une voix centrale aux anciens détenus, à questionner les visiteurs sur la criminalisation (« adolescents, on a tous fait des choses potentiellement criminalisables »), et à expliquer de manière interactive les phénomènes de criminalisation. L’approche pédagogique est comparable à l’enseignement universitaire en sociologie. Les visiteurs ressortent en « comprenant le *racisme comme système* », et non pas seulement comme discrimination individuelle. Les visites sont organisées par d’anciens prisonniers, sans hiérarchie établie entre types de détenus.

7 Conclusion : questionnements ouverts

Cette présentation, explicitement présentée comme « ensemble de préoccupations » non encore organisées en livre, soulève des questions fondamentales : Qui a le droit d’être remémoré ? Comment respecter toutes les expériences, y compris positives ? Comment éviter l’exploitation commerciale tout en préservant la mémoire ? Quel devenir pour les bâtiments dans une perspective abolitionniste (« Until every prison is a library ») ?

[XXX écrire une conclusion]

Contact : Ricordeau se dit joignable par email, encourageant les masterands/doctorants à la contacter.

Prochain séminaire : 19 décembre, même salle.

Références indicatives

La liste suivante n’est pas une bibliographie officielle de l’auteur ou de l’équipe du séminaire. Il s’agit d’une sélection personnelle d’ouvrages et d’articles, principalement de Gwenola Ricordeau ou en lien avec les travaux abordés lors de cette séance, pertinents pour approfondir les thèmes discutés : abolitionnisme pénal, expériences de l’enfermement, mémoire carcérale, proches de détenus et justice sociale. N’hésitez pas à la compléter.

Brown, M. (2009). The culture of punishment : Prison, society, and spectacle. In *The Culture of Punishment*. New York University Press.

Charbit, J., Morisse, S., and Ricordeau, G. (2024). *Brique par brique, mur par mur : Une histoire de l’abolitionnisme pénal*. Lux éditeur.

Charbit, J. and Ricordeau, G. (2015). Syndiquer les prisonniers, abolir la prison. l’association syndicale des prisonniers de france. *Champ pénal/Penal field*, 12.

Ricordeau, G. (2008). *Les détenus et leurs proches*. Autrement.

Ricordeau, G. (2012). Entre dedans et dehors : les parloirs. *Politix*, 97(1) :101–123.

Ricordeau, G. (2019). *Pour elles toutes*. Lux éditeur.

Ricordeau, G. (2023). *Free Them All : A Feminist Call to Abolish the Prison System*. Verso Books.